

peur, et l'empereur ne l'accordait jamais que lorsqu'on l'avait mérité sur le champ de bataille (1).

Déjà les quatre régiments de la vieille garde étaient rangés en bataille dans la cour des Tuileries, lorsqu'on vit avec surprise déboucher par le guichet du pont Royal et arriver en bon ordre, un régiment de petits fantassins dont le plus âgé comptait à peine quatorze ans. A leur aplomb, à leur air martial, on eût pu les prendre pour de vieilles troupes, tant il y avait de régularité dans leurs mouvements et d'ensemble dans leur marche. On eût dit d'un des corps de la garde, qui étaient là, sous les armes, vus par le gros bout de la lorgnette. D'abord, c'était un peloton de sapeurs, petits blondins en bonnets à poils, dont le menton juvénile et la mine espiègle contrastaient singulièrement avec l'air terrible qu'ils essayaient de se donner ; puis un tambour-major de cinq pieds deux pouces de haut, qui, lorsqu'il vint à passer devant son collègue de la vieille garde, espèce de colosse, fit tourner sa canne au-dessus de sa tête avec une rapidité extraordinaire, comme pour lui porter un défi d'adresse. Il était suivi de ses tambours, battant la *favorite*, cette marche de la vieille garde, véritable gras funèbre des bataillons russes et prussiens. La musique venait ensuite ; elle était veuve de grosse caisse et des bonnets chinois obligés, par la raison qu'aucun des exécutants n'eût eu la force de porter ces lourds instruments. Enfin le gros état-major à cheval, et tout le régiment au port d'armes, la suivait immédiatement.

Ces héros en herbe vinrent se former en bataille en face du 1er régiment des grenadiers, dont pas un n'avait moins de deux chevrons. A la vue de ces enfants les vieux soldats sourirent et chuchotèrent, mais les tambours ayant battu aux champs pour annoncer l'arrivée de l'empereur, tous devinrent muets et immobiles. Napoléon alla droit aux pupilles, qui avaient ouvert leurs rangs ; il mit pied à terre, dit quelques mots au colonel Barbin, et, accompagné du gros état-major du régiment, commença l'inspection. Tout à coup, prenant un caporal par l'oreille et l'amenant doucement à lui :

— Quel âge avez-vous, monsieur le blondin ? lui demanda-t-il d'un ton brusque sévère.

— Mon empereur, j'ai eu treize ans le 20 mars dernier, jour de naissance du roi de Rome.

— Pourquoi riez-vous tout-à-l'heure lorsque je parlais à votre capitaine ?

(1) Nous sommes redevable des renseignements qu'on vient de lire sur l'organisation des pupilles de la garde à M. Lantour-Mézeray, qui lui-même a eu un parent officier-supérieur dans ce corps.

(Note de l'auteur.)

— Sire, c'est parce que j'avais plaisir à vous voir.

— Et si je te faisais mettre à la salle de police en arrivant à Versailles, pour t'apprendre qu'un sous-officier ne doit pas rire dans les rangs, que dirais-tu ?

— Mon empereur, je dirais que je suis bien heureux, car cela prouverait que vous pensez à moi.

— Ce petit drôle-là a réponse à tout, dit avec bonhomie Napoléon, et il continua sa marche.

Sur un signe du major Dibbets le petit caporal rentra dans le rang.

Son inspection terminée, Napoléon fit avancer de quelques pas les pupilles, et se plaçant entre eux et ses grenadiers :

— Soldats de ma vieille garde ! dit-il, voici vos enfants ! C'est en combattant à vos côtés que leurs pères sont morts : vous leur en tiendrez lieu. Ils trouveront en vous tout à la fois un exemple et un appui. Soyez leurs tuteurs ! En vous imitant ils seront braves ; en écoutant vos avis ils deviendront les premiers soldats du monde ! Je leur ai confié la garde de mon fils comme je vous ai confié la mienne. Avec eux je serai sans crainte pour lui comme avec vous je suis sans crainte pour moi. Je vous demande pour eux amitié et protection.

A ces mots des cris étourdissants de Vive l'Empereur ! Vive le roi de Rome ! sortirent des rangs. D'un geste Napoléon contint cet enthousiasme ; puis se retournant vers les pupilles :

— Et vous, mes enfants, reprit-il d'un ton ému, en vous attachant à ma garde, je vous donne un devoir difficile à remplir ; mais je compte sur vous et j'espère qu'un jour on dira : Ces enfants-là étaient dignes de leurs pères !

Des acclamations frénétiques répondirent à ce discours. Aussitôt Napoléon donna l'ordre à son aide-de-camp, le comte de Lobau, de commander le défilé, et les pupilles, héros de la fête, défilèrent la parade, en bon ordre correctement, en tête de la vieille garde.

A peine les tambours du 1er régiment de grenadiers, qui venaient après, étaient-ils arrivés à la hauteur du groupe de l'état-major impérial, qu'un enfant de troupe, qui pouvait bien avoir une dizaine d'années, quitta ses camarades, s'avance timidement vers Napoléon et lui présente, à distance, son petit bonnet de police, sur lequel il a posé un placet.

— Ah ! ah ! dit l'empereur en souriant, en voilà un qui a déjà de l'ambition ! C'est commencer de bonne heure ! Puis s'adressant à un de ses aides-de-camp : Durosnel, voyez ce que veut ce petit bonhomme.

Celui-ci s'approche de l'enfant, prend sa pitié-